

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 14

Artikel: Le dernier des Villaz : [suite]
Autor: Tissot, V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ein sè promeneint su la faire dâi vatsès, on gaillâ qu'èin avâi iena à veindrè, lo criè po lâi bragâ sa bête. Lambin va, la poncenè po cheintrè se le portâvè, lâi bliossè lo couai, lâi tâtè lo livro ; enfin, fâ cein qu'on fâ quand on vâo atsetâ on ermaille, et demândè se l'étâi bouna lacèlire.

— Oh ! po cein, vo paodè comptâ, repond lo gaillâ ; l'èin a quasu dou seillons pè traita ; dix-huit litres per dzo !

— Dix-huit litres ! se fâ Lambin ein s'èin alleint, l'est onna rude gotta.

— Eh bin ! se lâi recriè lo gaillâ que veindâi la vatse, le ne vo convint pas ? Vo z'assuro que l'est portant 'na bouna bête.

— Ne dio pas, se repond Lambin, sein pi sè reveri ; mâ faut trào dè teimps po la traîrè ; et s'èin va ein vouâiti on outra.

Le monsieur qui écrit au café.

Le « monsieur qui écrit au café » est d'autant plus exigeant et atrabilaire, qu'il a conscience d'être un mauvais consommateur. Il sait qu'on le regarde avec défiance, dès qu'il lance la phrase consacrée : « Garçon, un bock et de quoi écrire ! » et il s'insurge d'avance contre le mauvais vouloir probable du personnel du café.

Si le buvard qu'on lui apporte n'est pas copieusement pourvu de papier à lettres et d'enveloppes, si l'encre est épaisse et la plume impossible, ce qui arrive d'ailleurs huit fois sur dix, le « monsieur qui écrit au café » se livre à d'amères récriminations. — « On n'a jamais vu une maison pareille, » grommelle-t-il en bouleversant le buvard et en appuyant rageusement la plume indocile sur le papier, « c'est à dégoûter de venir faire sa correspondance au café. »

Observation que les garçons accueillent au surplus avec un air qui signifie clairement : « Si tu n'es pas content, va écrire chez toi. »

Lorsqu'il a brisé les premières résistances du personnel, lorsqu'il a réussi à faire emplir l'encrier, à se faire donner une plume neuve, le « monsieur qui écrit au café » s'installe et se met à griffonner, tout en humant de temps à autre, le plus économiquement possible, une gorgée de son bock.

Tout en écrivant, il observe ses voisins, et si l'un d'eux, placé trop près, jette involontairement les yeux sur le buvard, il lance à l'indiscret un regard féroce.

Une heure, deux heures se passent ; le « monsieur qui écrit au café » a toujours devant lui sa consommation primitive et ne fait pas mine de la renouveler.

Enfin, il se redresse, lancé un appel retentissant, et lorsque le garçon, la bouche en cœur cette fois, lui dit : Monsieur désire ? le « monsieur qui écrit au café » répond avec emphase : « Un timbre-poste ! »

Après quoi il paie et s'en va, laissant un « pour-boire » de dix centimes, qui représente presque le prix du papier, de l'encre, de la plume....

Ce qui ne l'empêche pas de se dire, de la meil-

leure foi du monde : « Décidément, on a bien tort d'aller faire sa correspondance au café... »

Le dernier des Villaz.

XII

Tout à coup, un pétilllement d'étincelles retentit dans la nuit ; les sentinelles, réveillées en sursaut, se précipitèrent hors des casemates où elles avaient l'habitude de se réfugier pendant les soirées trop fraîches, et aussitôt les cris de : *au feu ! au feu !* s'élevèrent de toutes parts.

L'aile droite du château de Romont brûlait. Les flammes s'échappaient avec une violence inouïe, comme d'un cratère, et projetaient sur le ciel de longues traînées sanglantes.

C'était un spectacle magnifique et effrayant à la fois.

Les sons du cor se mêlaient aux appels et aux cris. En quelques minutes, tous les habitants du manoir se trouvèrent dans la cour : les femmes échevelées pressant leurs enfants contre leur sein ; Marguerite et sa mère, se soutenant l'une l'autre, enveloppées dans leur mante, et ouvrant des yeux pleins d'effarement ; le chapelain était aussi là, la tête découverte, les pieds nus, consolant la châtelaine et sa fille éplorée, le gros majordome fou de terreur et pâle comme la mort.

Le comte, une hache à la main, s'élança à la tête de ses gens d'armes. Au milieu du tumulte et de la confusion générale, on parvint cependant à former une chaîne ; bientôt les baquets d'eau passèrent de mains en mains, et arrivèrent par des échelles aux hommes hardis qui avaient grimpé sur le toit.

Heureusement qu'il n'y avait pas de vent ; bientôt le feu diminua ; des tourbillons de fumée noire remplacèrent les flammes.

Mais au moment où l'on se croyait complètement maître de l'incendie, une voix perçante, partant du côté opposé, répéta ce cri lugubre : *au feu ! au feu !*

Cette foule d'hommes d'armes, de varlets, de femmes, eut un nouveau tressaillement d'effroi ; une mortelle angoisse se peignait sur tous ces visages qui interrogeaient anxieusement le ciel.

On voyait de petites flammèches traverser l'air comme des papillons de feu.

— C'est la chapelle qui brûle ! s'écria le chapelain hors de lui. O mon Dieu qui êtes au ciel, venez à notre secours !

Et, disant cette prière, il tomba à genoux, les mains jointes.

Avant que les échelles fussent placées, le clocher entier flambait ; on eût dit un immense jet de feu retombant en pluie d'étincelles.

Il fallait préserver le château qui était adjacent ; quelques hommes montèrent sur son toit. Comme ils se tenaient aux saillies d'une lucarne, le plus gros, se tournant soudain vers un de ses compagnons, lui dit à l'oreille :

— Je ne sais si je rêve, mais il me semble apercevoir là-bas, derrière la quatrième cheminée, quelqu'un qui se cache.

— Tu as raison, répondit-il, je distingue une tête... une grosse tête...

— Si c'était l'envoyé de Satan qui a secoué sur nous les flammes de l'enfer ! Tu diras ce que tu voudras, Jacques, mais des incendies qui éclatent ainsi l'un après l'autre, c'est bien singulier. Il y a quelque chose là-dessous. Moi, je dis qu'il faut qu'on ait mis le feu...

— Jésus ! Marie !... tu pourrais bien ne pas te tromper... car depuis quelque temps il se passe des choses

étranges dans la contrée... Il y a une semaine, on a trouvé au coin des bois de la Battiaz le cadavre du bailli de Bionnens... On lui avait coupé la langue...

— Et sais-tu que toutes les vaches qui sont allées boire vendredi à la source de la Chenelle ont péri le lendemain? L'eau avait été empoisonnée.

— Regarde, s'écria tout à coup le gros homme d'une voix tremblante, la tête s'avance, elle est surmontée d'une longue corne pointue... Je te dis que c'est le diable...

Jacquelin se signa. Retenant son souffle, il saisit brusquement son compagnon par le bras, et l'entraîna avec lui. Sa figure était blême, ses yeux hagards, son front baigné d'une sueur froide, ses dents claquaient.

Ils redescendirent dans la cour.

Jacquelin, faisant un effort, articula péniblement ces mots :

— Il faut avertir le comte.

— Le voilà justement là-bas.

Les deux hommes coururent à lui et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le comte appela le capitaine de ses gardes, lui ordonna de poster des sentinelles aux quatre coins du château, et le pria de monter avec lui sur le toit.

L'incendie avait redoublé d'intensité; le clocher, manquant de support, s'était effondré avec fracas; la chapelle n'était plus qu'un immense brasier; les yeux étaient éblouis par la lueur des flammes et les oreilles assourdies par le bruit des murs qui croulaient.

Le comte, avec sa petite escorte, apparut bientôt à l'extrémité du toit. Si Jacquelin et son compagnon avaient réellement découvert un homme qui se cachait, la retraite du fuyard était coupée, car la cheminée derrière laquelle il était blotti, se trouvait maintenant entre le comte et la chapelle à demi consumée.

Ce dernier déploya ses hommes de front, et s'avança avec une prudence qui fut bientôt justifiée.

Il marchait seul sur la faite.

Lorsqu'il approcha de la cheminée signalée par Jacquelin, il s'arrêta, comme averti par un pressentiment, et, au même moment, un petit homme trapu, portant un costume de religieux, le capuchon baissé sur la tête, bondit sur lui, une épée au poing.

(A suivre.)

Conseils aux ménagères.

Bien que la préparation d'une omelette au naturel soit chose connue de tout le monde, elle est cependant souvent très mal faite; on peut dire même que fort peu de cuisinières savent bien la faire. D'abord, il est presque impossible qu'une omelette de plus de six ou huit œufs soit bonne, à moins que la poêle ne soit d'une dimension énorme, ce qui la rend difficile à manier. Lorsqu'on a beaucoup de convives, il vaut mieux faire deux omelettes.

Cassez les œufs dans un plat creux, ajoutez du sel, du poivre et une cuillerée de lait; battez, mais pas assez pour que les œufs moussent. Faites fondre dans la poêle, sur un feu modéré, un gros morceau de beurre; lorsqu'il est bien chaud, sans avoir commencé à roussir, versez-y les œufs. Laissez prendre un peu, remuez; laissez prendre de nouveau; remuez encore, puis laissez prendre couleur en-dessous et servez avec adresse sur un plat, en repliant l'omelette en deux. Elle doit être baveuse, c'est-à-dire qu'il doit s'en écouler sur le bord quelques parties que la chaleur n'a pas ren-

dues solides. — Nous pouvons ajouter qu'une omelette faite comme ci-dessus, servie sur une sauce tomate, est un mets excellent, d'un aspect agréable et peu connu.

Boutades.

Un homme d'affaires, très riche mais très avare, fait, l'autre matin, son entrée au bureau et salue très chaleureusement son comptable, qui célébrait ce jour-là le vingt-cinquième anniversaire de son service dans la maison. Il lui remet une enveloppe fermée en disant :

— Un souvenir pour vous, à l'occasion de la date d'aujourd'hui.

Le comptable prend l'enveloppe, en se confondant en remerciements, mais n'ose pas l'ouvrir.

— Ouvrez donc, dit le banquier d'un ton amical.

L'enveloppe contenait la photographie du patron... Le comptable est muet de surprise et de désappointement.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Tout ce que je puis dire, répond le jubilaire, c'est que *cela vous ressemble bien*.

Le lendemain de son entrée dans la maison, une cuisinière arrivait vers sa maîtresse le doigt enveloppé dans un mouchoir et, d'une voix émue :

— Madame, oh ! madame, vos couverts sont-ils bien en argent ?

— Pourquoi cela ?

— C'est que je viens de me piquer très fort avec une fourchette, et si je savais qu'elle fût en cuivre argenté, j'aurais la précaution de me faire longtemps saigner.

— Soyez tranquille, dit la maîtresse en souriant à l'innocence de cette fille, mes couverts sont en argent et rien qu'en argent...

— Ah ! fit la cuisinière avec un soupir de satisfaction, tant mieux !

Et le lendemain, elle disparaissait avec toute l'argenterie.

Deux bohèmes, vêtus de redingotes râpées, blanchies au collet et rougies aux coudes, discutent élégance.

— Moi, dis l'un, je ne trouve rien de plus distingué qu'un habit noir.

L'autre réfléchit un instant :

— Oui, mais un habit noir... là... bien noir !

Le célèbre peintre Makart parlait si peu, que les Viennois l'avaient surnommé le « Grand Silencieux. » A ce sujet, on raconte que, dans un grand dîner, on eut l'idée de placer à côté de lui une illustre comédienne, jeune encore et fort gaie, dans l'espoir qu'elle réussirait à le faire causer un peu. Elle ne fut pas plus heureuse que les autres, mais au moins elle se vengea spirituellement. Au dessert, elle dit très haut à celui qui n'avait point encore ouvert la bouche : « Si nous parlions maintenant d'autre chose ? »

L. MONNET.